pour aboutir à cette conclusion : « C'est Ta Memra (ton Verbe), ô Yahweh, qui guérit tout » (Sag., 16 : 12). Il n'y a de salut que dans les « rayons » (la grâce) du « soleil de justice », du Messie-Verbe (Mal., 3 : 20). Cependant, sous le nom de Néhouschtan — « Airain » — le Serpent de Moïse, ou quelque relique identifiée à lui, faisait à Jérusalem l'objet d'un culte idolâtrique (2 Rois, 18 : 4), fondé, sans doute, sur la même « magie sympathique » qui apparaît dans l'épisode des « tumeurs d'or » et des « souris d'or » dans 1 Sam., 5 : 12 à 6 : 10. Les commentaires rabbiniques sont donc en nette réaction contre cette idolâtrie du « bon » serpent, de l'*Agathodaïmôn*, comme dirait Guénon. Philon, sans doute, avec quelques docteurs juifs, voit dans le Serpent d'airain l'antithèse de celui qui séduisit nos premiers parents : « Le Serpent d'Ève était jouissance ; celui de Moïse, tempérance et endurance (σωφρόσυνη et καρτερία ; c'est presque les φρόνιμοι et ἀκέραιοι de Matt., 10 : 16). On ne triomphe des enchantements du vice que par cet esprit d'abnégation » (*De Lege all.*, 2 ; *De Agric.*, 1). Quelques Pères ont adopté cette exégèse. Saint Ambroise, par exemple, qui n'est pas sans prédécesseurs, parle de « mon serpent, mon bon serpent, qui, par sa bouche, crache, non du poison, mais les antidotes... (C'est) ce serpent-là qui, l'hiver dépassé, se dépouille de son revêtement charnel pour apparaître en toute sa beauté » (*In Psalm.* 143 ; *Sermo* 6 : 15). Knobel rappelle que le culte du serpent, source de vie et de guérison, avait des fidèles dans les populations païennes environnant les Juifs : de là vinrent les Ophites, selon Tertullien (*De Praescr. Haer.*, 47). Mais, à travers toute l'Écriture, ce symbole reste monovalent (Apoc., 12 : 9 ; 2 Cor., 11 : 3 ; Gen., 3 : 1 sq.). Il semble qu'au Livre des Nombres le Serpent d'Airain soit exhibé comme le signe du fléau vaincu par Yahweh (cf. Col., 2 : 15 : ainsi la Croix, où le Messie semble englouti dans la mort, anéanti par le mal, « tourne en dérision » les Puissances apparemment victorieuses). Le mal est, au Désert, représenté comme terrassé, non sous sa forme naturelle, individuelle (serpent vivant), mais sous sa forme typique (serpent d'airain). Dès lors, le symbole devait s'entendre dans un sens universel. En Se l'appliquant, le Christ annonce que, « n'ayant point connu le péché, Il a été fait péché pour nous, afin qu'en Lui nous devenions justice de Dieu » (2 Cor., 5 : 21) ; Lui aussi doit être exhibé, pour être source de vie pour peu qu'on fixe avec foi les yeux sur Lui. C'est à quoi fait allusion Jean, 12 : 32. L'Épître de Barnabé fait dire à Moïse : « S'il en est parmi vous qui soient mordus, qu'ils viennent au Serpent *pendu au bois ;* qu'ils espèrent, avec foi, en ce Serpent qui, mis à mort, peut rendre la vie, et, tout de suite, ils seront sauvés » (*Ép. Barn.*, 12). Pour Origène, le Serpent d'airain « n'était pas vraiment un serpent, mais représentait un Serpent », tout comme le Sauveur représentait l'humanité pécheresse (*Hom. XI in Ez.*, 3). « La Loi, nous dit Grégoire de Nysse en sa *Vie de Moïse*, la Loi nous dit que ce qui *apparaît pendu au bois*, n'est pas un Serpent, mais l'apparence d'un Serpent, comme l'a dit le divin Paul : *dans une chair semblable à celle du péché* (Rom., 8 : 3). Le véritable Serpent est péché ; quiconque déserte (Dieu) pour le péché, revêt la nature du Serpent. Dès lors, l'Homme est affranchi du péché par Celui qui assuma (ὑπελθόντος) la forme extérieure (εἶδος) du péché et S'est fait semblable à nous (γενομένου καθ' ἡμᾶς) alors que nous-mêmes avions pris la forme du Serpent »...

En bref : les Juifs, en contemplant le Signe au Désert, y trouvent le symbole d'une Vie nouvelle, ressuscitée, puisque leur Mort est exhibée, non plus active, « vivante », mais morte elle-même, réduite à l'impuissance.